Paul Froidevaux : un jeune peintre prodige

Autor(en): **Bacon, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **39 (1934)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555411

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PAUL FROIDEVAUX

un jeune peintre prodige.

Par PAUL BACON, instituteur secondaire,

à Saignelégier.

... Aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Au cours des années 1931 et 1932, les quotidiens français ont mentionné les œuvres de deux enfants prodiges, le peintre Paul Froidevaux et le sculpteur P. C. Sarazin.

Les enfants intelligents sont tous plus ou moins prodiges, dira-t-on, surtout aux yeux de leur mère. Aussi l'auteur de ces lignes a-t-il agi avec circonspection. Avant de croire, il a voulu voir, et, après avoir vu, il a attendu près de deux ans pour orienter sa conscience et formuler un jugement. En outre, il ne s'est pas fié à son propre sentiment, car il n'est pas critique d'art, il a écouté la voix de l'opinion et il a suivi attentivement les travaux et les progrès du jeune peintre suisse. En effet, Paul Froidevaux est Jurassien, originaire de la commune de Les Bois, né à Genève le 23 août 1918, fils de Paul, inspecteur d'assurances à Metz, et de Rose, née Ludy, d'Avenches.

Est-il indiqué d'attendre la mort ou la vieillesse d'un artiste pour glorifier son œuvre ? La jeunesse actuelle, devenue matérialiste depuis la guerre, s'adonne aux sports, au commerce. Elle proclame la suprématie du muscle, éprouve le besoin de s'enrichir rapidement et court les aventures. Le siècle de la vitesse, du machinisme a transformé la mentalité de la génération montante, et le travail de l'esprit, dans le domaine des arts surtout, est relégué à l'arrière-plan.

Paul Froidevaux à 14 ½ ans.

J'ai donc une double raison de faire connaître Paul Froidevaux : il appartient à notre petite patrie jurassienne par le sang et l'éducation familiale ; il est légitime de soutenir le mérite dû au labeur et à un rare talent naturel.

L'étincelle.

Que sait-on ? Peut-être sont-ils nombreux les enfants doués, à leur insu, de facultés extraordinaires. Mais nul n'a fait jaillir l'étincelle, personne pour éveiller une vocation. Que de talents ignorés, que de trésors intellectuels perdus, faute de soutien moral et matériel ! La Providence a largement servi Paul Froidevaux, mais il doit beaucoup à la sagacité et à la sollicitude de ses parents.

C'était le 13 avril 1923. La mère du jeune artiste avait placé sur un rond de papier, dans une assiette, un cadeau pour le père dont on attendait impatiemment l'arrivée, à l'occasion de son anniversaire. Soudain, l'enfant de dire que le rond de papier semblait bien modeste et qu'un dessin en relèverait l'apparence. — C'est que je ne sais pas dessiner, soupire la maman. — Oh ! moi, je sais, rétorque l'enfant. — Le voilà qui s'empare d'un crayon bleu et qui se met à orner le papier d'une jolie couronne de myosotis stylisés. Le père survient, est frappé de l'idée et du goût de son fils de quatre ans et demi et, pensant encourager un talent naissant, dès le lendemain, achète une boîte de pastel au petit dessinateur.

L'enfant abandonne ses jouets pour se vouer corps et âme à sa nouvelle distraction, il dessine avec amour, avec frénésie. De la naïve candeur de ses premiers essais émanent le sentiment de l'originalité de l'enfant, l'impression d'un don d'observation puissant et d'une étonnante facilité technique. Il peint des aquarelles qui ne manquent pas de saveur. L'enfant s'enhardit, à huit ans, sans maîtres, sans directions aucunes, il produit sa première peinture à l'huile. Seul il mélange ses couleurs ; il paraît posséder par divination les secrets du grand art. Il possède aussi au plus haut degré la notion des couleurs et des distances. Ses premières toiles présentent l'une ou l'autre erreur de perspective. Il les remarque, se corrige sans aide, il réussit quelques copies de tableaux de maîtres à tel point qu'on hésite à discerner l'original, et, à dix, onze et douze ans, il reproduit des paysages à plusieurs plans qui émerveillent les connaisseurs. En même temps, il peignait d'après nature des fleurs étonnantes de fraîcheur et de coloris. La nature guidait son bras, il travaillait sans efforts.

Premiers succès.

L'enfant grandit, il devient lycéen. Studieux, intelligent, il montre pour l'étude d'aussi vives dispositions que pour la peinture. Son nom paraît au tableau d'honneur, il tient la tête de sa classe

au Lycée de Metz et, trois années successives, il emporte le prix d'excellence. Ses études très absorbantes ne lui font pas abandonner son pinceau ; ses après-midi de congé, ses vacances, il les emploie à développer son art.

Peu à peu les parois de toutes les pièces de l'appartement Froidevaux se couvrent de paysages et de fleurs. M. Clément, Directeur du Musée de Metz, en est averti. Il veut voir et il s'extasie devant l'art naissant d'un enfant loin de se douter de son génie. Et tandis que dans les rues de Metz la renommée proclame la précocité de son talent, lui, l'écolier, s'exerce au tir avec une carabine-flobert ou joue aux voleurs avec les camarades de son quartier.

La presse s'empare de ce cas de précocité exceptionnelle. Un critique d'art et un reporter du journal « Le Messin » se présentent au domicile Froidevaux, conviés par un ami, en novembre 1929.

Ils s'y rendaient avec une certaine prévention, avec le scepticisme de deux hommes qui ne croient pas aux miracles accomplis par des enfants. Ils virent et ils crurent, admirant chez le collégien sa belle et naïve tendance à la stylisation, signe de personnalité et d'indépendance. Conquis par la maîtrise de l'enfant dans le maniement des couleurs, ils s'inclinent et reconnaissent que l'art de Paul Froidevaux se manifeste brillamment dans la peinture des fleurs et des paysages et que la fraîcheur de ses tons, de ses nuances révèle, à défaut d'études techniques, un instinct supérieur. De là le premier et long article «Un peintre de onze ans» dans «Le Messin».

M. Clément propose au père du jeune artiste l'organisation d'une exposition des œuvres de l'enfant dans sa ville d'adoption. Le père s'insurge, hésite et, devant l'insistance du mécène providentiel, finit par céder. Quatre-vingt-deux toiles résumant l'activité de l'écolier, de ses débuts à l'âge de 8 à 12 ans, attirent plus de 4000 personnes dans la grande salle de la Mutualité, rue au Blé, en avril 1931. Une offre de fr. 50.000 que fit un amateur de toute la collection fut déclinée. Quelques rares critiques s'élèvent — évidemment l'enfant en était à l'ère des tâtonnements — mais les juges impartiaux et sincères reconnaissent dans le travail exposé la marque d'un grand talent, des experts s'enthousiasment, les récriminations intéressées ou jalouses se taisent et le jeune Paul Froidevaux est sacré enfant prodige.

A pas de géant.

Dès lors le doute n'est plus possible. J'ai parcouru, au printemps 1931, les articles enthousiastes de dix-huit journaux français ou suisses, de diverses tendances, faisant l'éloge du jeune

artiste. Des reproductions de ses toiles sont données dans plusieurs revues illustrées et magazines. Un « Bouquet de roses » et une « Ferme alsacienne » sont acquises par le Musée de Metz.

Son père conduisit le jeune artiste à Paris où il fut reçu par plusieurs grand journaux, « L'Intransigeant », « Le Journal », « Le Petit Parisien ». Interviewé pendant dix minutes par le directeur de « Comoedia », il fut invité à croquer à grands traits un quartier de Paris. Tandis que le père était dans tous ses états, l'enfant se mit à la tâche pendant la durée de l'interview et, avec l'assurance d'un maître, sortit vainqueur de cette difficile épreuve. Ceci fit l'objet d'un film parlant, actualité sensationnelle qui fut donnée au Cinéma Palace de Metz et sur tous les écrans de France.

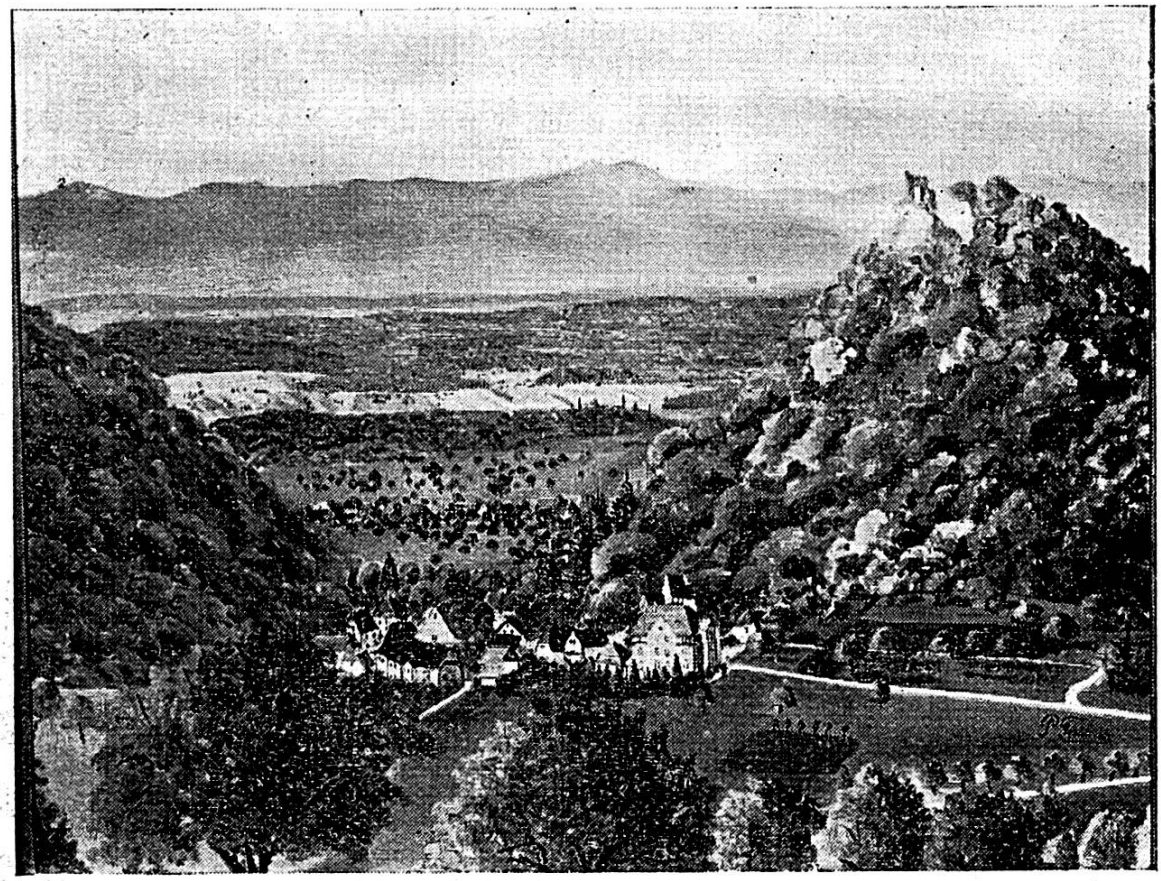
Un tel triomphe n'eût pas manqué de tourner une tête mal équilibrée. L'enfant resta le brave garçon qu'il était, simple, enjoué, ne nourrissant que la seule ambition de se maintenir à la tête de sa classe. Peut-on fournir meilleure preuve d'intelligence ?

A titre de documentation, voici la conclusion d'un article paru après l'exposition, le 23 avril 1931, dans « L'Ecole Lorraine », organe du groupement professionnel des membres de l'Enseignement de la Moselle, paraissant à Metz :

« ... Quant à l'œuvre elle-même, et tout spécialement pour ce qui concerne les tableaux des dernières années, elle est admirable. Le petit artiste possède dans l'emploi, j'allais dire dans la science des couleurs une virtuosité extraordinaire. Les tons crus des premières toiles s'affinent ; les bouquets de roses, les branches de mimosa, les cerisiers en fleurs, la roseraie de Marly sont brossés de main de maître et ne dépareraient pas l'exposition d'un peintre arrivé. L'artiste a saisi également, lui qui n'avait jamais vu la mer, le mouvement tumultueux des vagues, qui lui est apparu en raccourci sur le lac de Genève.

« Il est certain que dans quelques années, lorsque, sous la direction d'un bon professeur les questions de la perspective, des horizons lointains, de la circulation de l'air dans les arbres auront été étudiés à fond, notre pays comptera un artiste de plus et non des moindres. » L. M.

En effet, un beau jour en 1930, l'idée lui vint de peindre une marine, alors qu'en fait de mer, il n'avait jamais vu que le lac Léman agité. Et il sut si bien rendre le mouvement des vagues que sa toile soulève l'admiration générale. Quant au professeur chargé de lui inculquer les lois de la perspective, il l'a remplacé avantageusement par ses seuls moyens.



Ferrette et les Vosges. — Peint à 11 ans.

Cette charmante toile a été exécutée alors que cet étonnant artiste n'avait que onze ans. Elle a été achetée par une personnalité des plus en vue de la haute société parisienne.

En Bretagne.

Après avoir peint en Lorraine, en Alsace et en Suisse, Paul Froidevaux se met à voyager. Il passe ses vacances de 1931 sur les côtes de Bretagne d'où il rapporte plusieurs toiles dont une très grande, « Le Châtelet sous l'Ortuay » qui étaye solidement sa réputation de coloriste.

Dans cette œuvre, non seulement la perspective s'affirme impeccable, mais le jeune homme se révèle un peintre de marine incomparable, sachant fondre les nuances avec une grande délicatesse de touche. De ses vacances en Bretagne, il ramena 10 tableaux, ce qui porte à 130 le nombre de ses œuvres.

A 13 ans, il connaissait une célébrité des plus enviables qui ne manqua pas de soulever quelques notes discordantes. Elles ne firent que mieux ressortir le concert d'éloges et d'admiration que suscitait la peinture de cet enfant.

Dire à quelle école il se rattache serait difficile, puisqu'il n'a pas fait d'études, mais il se rapproche insensiblement des classiques. Chez lui, point de ces brutalités, de ces contrastes violents et désordonnés, trop à la mode aujourd'hui, par lesquels bien des peintres essayent d'éblouir le public et de dissimuler ainsi une lamentable indigence de moyens.

Sur la Côte d'Azur.

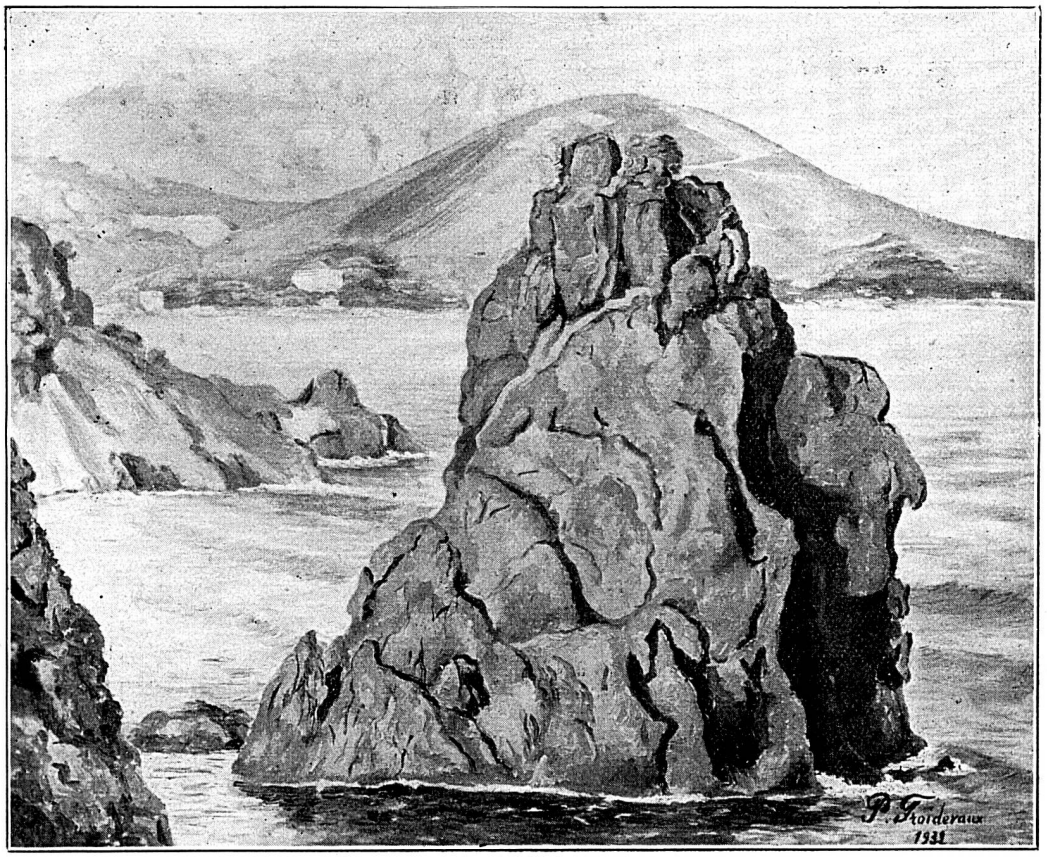
L'année suivante, en été 1932, Paul Froidevaux fit un séjour de six semaines dans les parages de Nice, au pays enchanteur du soleil et des couleurs. Sans doute, la luminosité intense du Midi devait-elle tenter sa palette. Six de ses toiles ont particulièrement retenu l'attention des critiques. Voici ce qu'en dit un critique d'art émérite spécialement délégué auprès de l'adolescent par « Le Petit Var » paraissant à Toulon.

« La chapelle Saint-François d'authentique style provençal, à Bormes-les-Mimosas, baignée d'une si belle clarté aérienne, apparaît naïve et blanche devant deux noirs cyprès qui tranchent sur l'infinie limpidité du ciel. »

« Mais notre préférence va sans conteste aux « Ruines du Château de Fos ». Au premier plan, parmi l'herbe, les aloès, serpents dressés, aux formes nettes, aiguës et tourmentées. Puis la riche profusion de lauriers qui foisonnent sous la verte opulence d'un cèdre protecteur et majestueux. Par là-dessus, se découpant sur un ciel d'une clarté étonnante, les ruines du château dans leur grisaille de pierres inondées de lumière. Voilà un tableau évocateur devant lequel on peut rêver. »

Donnons l'opinion du même critique au sujet du tableau ci-après :

« Un coin de la Côte de l'Estérel achèvera de confondre ceux qui pensaient ou affectaient de penser que le jeune peintre ne possédait pas à fond les lois de la perspective. Différents plans s'y superposent avec une exactitude qui ferait la joie d'un professeur de dessin ». Puis suit une superbe description du tableau et l'auteur de conclure : « Voici une composition au sens classique du mot, parfaitement ordonnée et pourtant si réelle et si vraie. »



Roches rouges dans l'Estérel. — Peintes à 13 ans.

La nature a des secrets indéchiffrables. Comment fait-elle éclore un génie ? Il est bon de ne pas contrarier son infaillible intervention. Aussi beaucoup d'artistes distingués estiment-ils que l'Ecole des Arts risquerait de ternir le talent de Paul Froidevaux. On naît peintre, on ne le devient jamais parfaitement par l'étude. Confier cet adolescent à des professeurs imbus des théories d'une école ou d'un genre, ce serait peut-être tuer l'oiseau dans l'œuf.

Entouré d'une foule de curieux sympathiques qui suivaient ses travaux en plein air, l'adolescent peignait, calme, sûr de son œil et de sa main, indifférent à la foule indiscrète qui l'entourait. Son pinceau magique produisit une douzaine de toiles qui suscitèrent la surprise et l'admiration. Le jeune artiste fut interviewé par des critiques, envoyés des grands quotidiens de la région, « Le Petit Niçois », « L'Eclaireur de Nice », « L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est ». « Biondographic », la sélecte Revue Illustrée de la Côte-d'Azur, l'honore d'un article extrêmement flatteur.

Qu'on lise, en date du 16 septembre 1932, quelques extraits d'un article de ce dernier journal, dû à la plume d'un critique de renom, Reymond Leyrat :

« Qu'il traite la fleur, les paysages ou des animaux familiers, c'est toujours avec une fraîcheur et une richesse de coloris qui laissent rêveur des peintres de longue expérience...

Dans ces paysages remarquablement mis en page, l'air circule, les différents plans se détachent et s'affirment.

Et à ces qualités de fidèle reproduction du motif — qualités dont le snobisme actuel ne s'entiche guère — s'ajoute le don infiniment plus précieux de l'expression. »

Et Raymond Leyrat de conclure, après s'être extasié devant une vue du Port et du Fort Carré à Antibes :

« Moi qui ai surpris maintes fois le jeune artiste dans l'exécution de son dernier tableau, depuis l'esquisse tracée rapidement à larges traits, avec une spontanéité qui ne laisse aucun doute sur la sûreté de son coup d'œil, jusqu'à l'ultime coup de pinceau donné avec une consciencieuse application, j'ai pu vérifier l'étonnante réalité d'un talent sensible à l'extrême et riche de promesses. D'ores et déjà, salut au peintre Paul Froidevaux. »

La Côte d'Azur aux clartés aériennes, à la lumière vibrante avait fasciné le brillant coloriste ; son premier contact avec le pays du soleil fut un triomphe. A peine esquissées, ses toiles avaient de nombreux amateurs, mais destinées à une prochaine exposition, elles n'étaient pas à vendre.

A Paris.

En avril 1933 eut lieu l'Exposition Lorraine à Paris. Il y exposa deux tableaux, le Port d'Antibes et un pot d'Hortensias.

Voici, à ce propos, une critique parue dans le « Journal des Lorrains de Paris » :

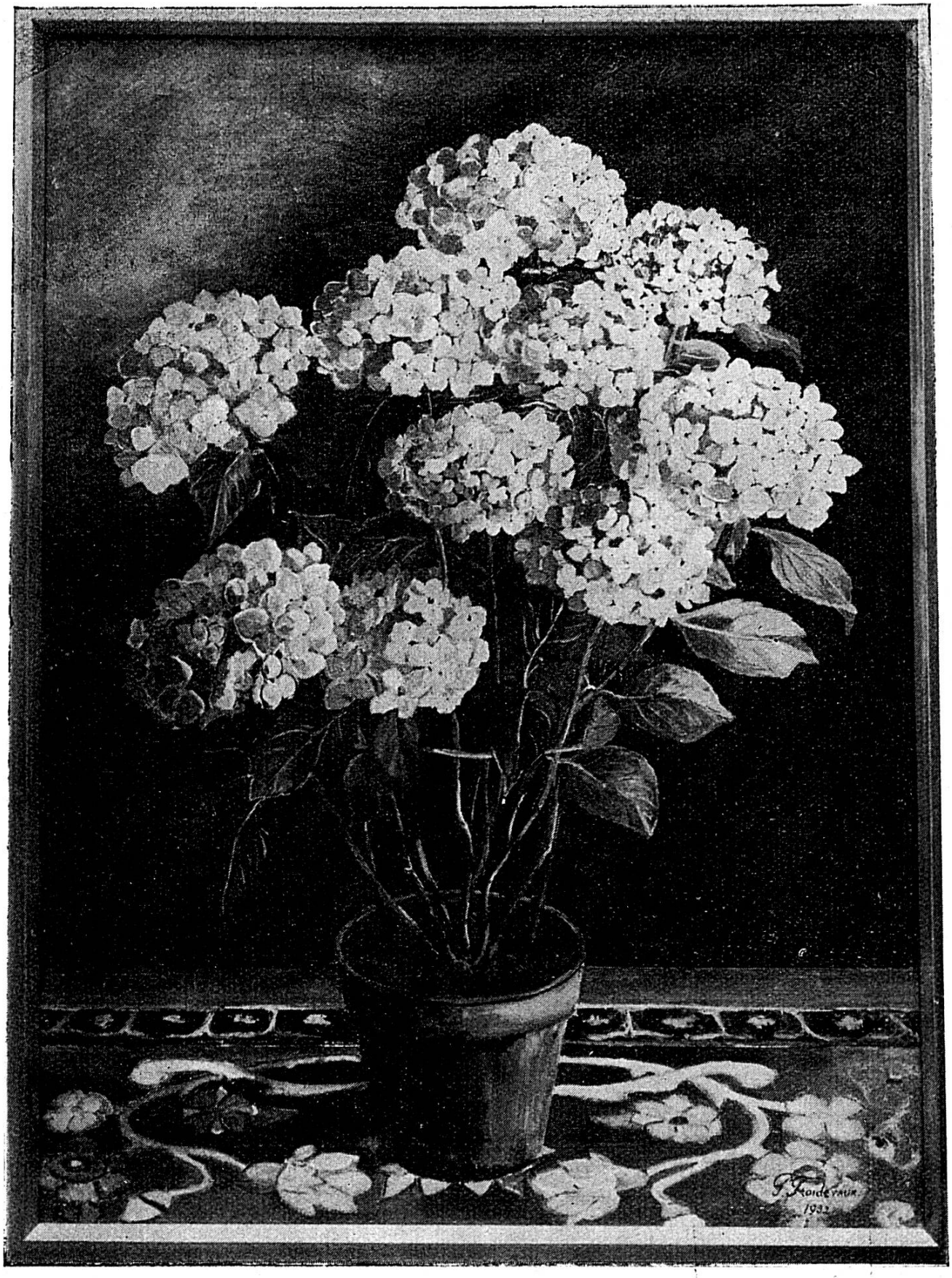
« Les amateurs qui ignorent que Paul Froidevaux est âgé de 14 ans ne croiront pas qu'un, disons... un enfant de cet âge puisse faire des toiles comme celles qu'il expose. Vous les décrire, vous en dire toutes les inimaginables qualités, pour un artiste de cet âge, serait trop long. Il m'est très agréable de constater que son brillant talent, quoique bien jeune, n'est pas inaperçu, car un de ses tableaux est vendu, l'autre ne tardera pas à faire de même. Il expose le Port d'Antibes et un pot d'Hortensias, voyez cela et ne manquez pas d'examiner le tapis sur lequel il est posé... C'est d'un grand artiste. »

Un autre critique, M. Emile Cahen, écrit dans « L'Est Républicain », paraissant à Nancy, après avoir donné la description des deux œuvres exposées à Paris :

« ... Ces deux œuvres remarquables dénotent un artiste de grande envergure. Elles sont signées Paul Froidevaux. Ce peintre, dont on parlera certes plus longuement et longtemps, est âgé de 14 ans. C'est donc un prodige, car sa peinture est au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer, qui plus est, ce jeune artiste n'aurait jamais appris son art : c'est ce qui dépasse l'imagination. Félicitons Metz d'avoir un pareil peintre ainsi que les parents du jeune Paul Froidevaux. Il deviendra très grand s'il continue comme il a commencé, paraît-il, à dix ans. Il exposait déjà à l'âge de 12 ans.

Son tableau d'Antibes est vendu. L'amateur qui l'a acheté doit s'y connaître. »

Le Maréchal Lyautey, le grand Lorrain, avait aussi remarqué et admiré les deux tableaux du jeune peintre à l'Exposition Lorraine. Il voulut connaître l'enfant prodige et visiter les 160 toiles qui emplissent l'appartement Froidevaux. Le Maréchal et sa suite vinrent malheureusement au moment où l'enfant était absent. De cette visite manquée il est résulté une lettre écrite de la main du Maréchal Lyautey, invitant le jeune artiste à venir le voir dans son château à Thorey (Lorraine), car Paul Froidevaux avait remercié le Maréchal de son joli geste.



Hortensias. — Peints à 13 ans.

Voici la première lettre de Lyautey au jeune artiste :

Le Maréchal Lyautey 5, rue Bonaparte VIe

Paris, le 14 juin 33.

Mon cher jeune ami,

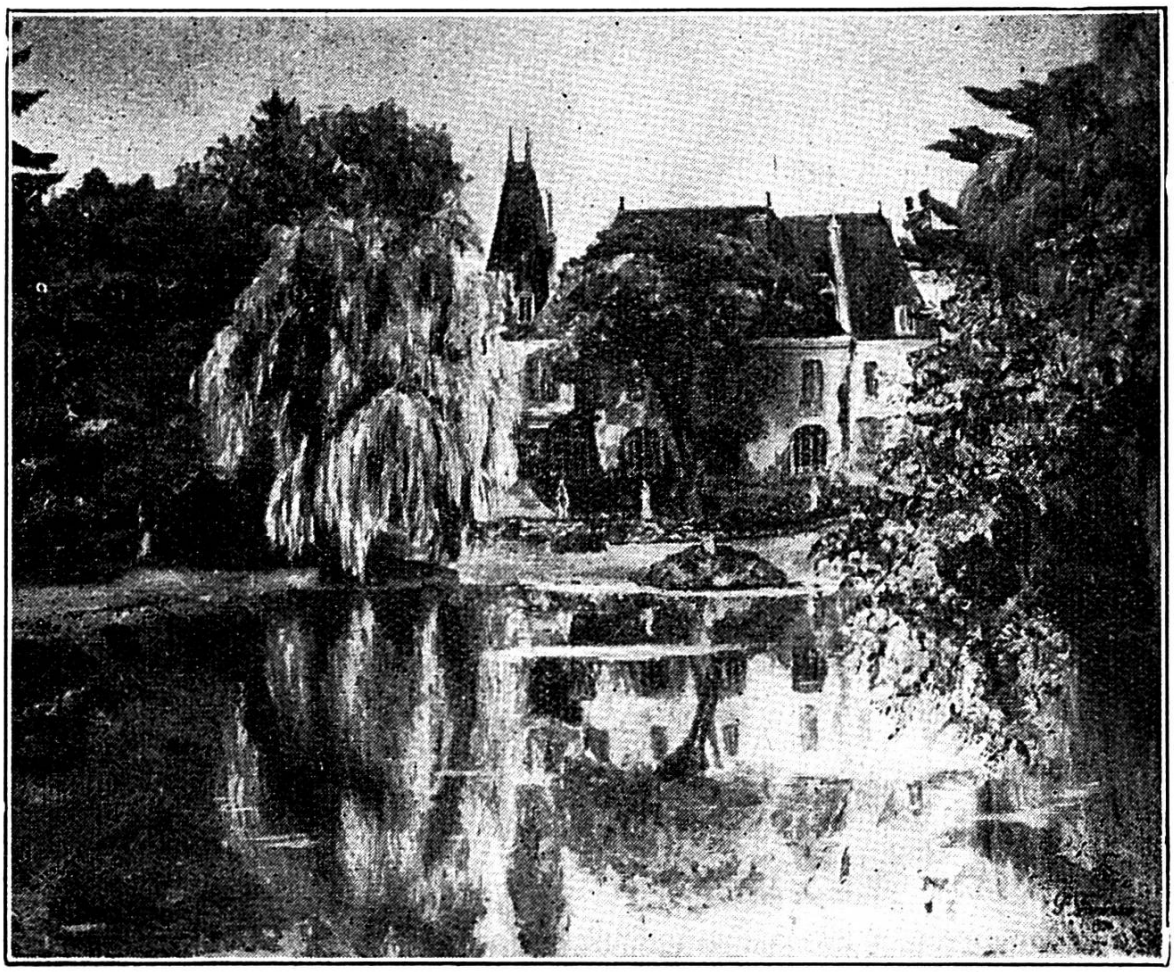
Mais pourquoi, pourquoi, au Stade Bellecroix n'êtes-vous pas venu tout simplement vous présenter à moi ? Vous me dites que vous attendiez un petit mot, mais je n'ai pas le temps d'écrire, et ensuite devant aller à Metz, le plus simple me paraissait être de vous y voir et je ne doutais pas que vous vous dérangeriez pour m'y rencontrer.

Oui, je serai content de vous voir à Thorey avec Monsieur votre père, mais je n'y serai pas installé avant la fin de juillet et en tout cas avisez-moi en temps utile.

Remerciez votre père de sa charmante carte,

Votre tout dévoué,

signé : LYAUTEY.



Château du Maréchal Lyautey.

Le père du jeune peintre ayant demandé pour son fils l'autorisation de peindre le château du Maréchal, reçut cette réponse :

Thorey Vézeline
(Meurthe-et-Moselle). le 15-7-33.

Cher Monsieur,

Votre fils aura toute latitude de venir la semaine prochaine, à partir de lundi 17, peindre à Thorey tout ce qu'il voudra, en venant de Sion. Je le prie simplement de m'aviser quand il viendra et je suis votre tout dévoué signé : LYAUTEY.

Si vous l'accompagnez, vous serez le très bien venu.

Lors d'une entrevue avec Paul Froidevaux, le Grand Lorrain lui conseilla d'organiser une exposition de peinture à Nancy, lui promettant de la patronner.

En signe de reconnaissance, le jeune Froidevaux offrit à son protecteur les deux toiles qu'il avait peintes à Thorey. La seconde représente La Tour Marocaine où le Maréchal a accumulé une précieuse collection du Maroc.

Voici l'aimable lettre de remerciements qui suivit :

Mon cher jeune ami,

Je suis très touché de votre lettre. Je reste au regret que mon mauvais état de santé ne m'ait pas permis de vous accueillir et de causer avec vous comme vous le méritiez et comme j'y aurais eu tant de plaisir.

Je vais mieux mais sans être encore bien sur pied.

Je vous suis vraiment très reconnaissant de vouloir m'offrir ces charmantes toiles après leur exposition où j'espère bien pouvoir être à même d'aller.

J'envoie mes meilleurs souvenirs à votre père, et je vous prie, mon cher Paul, de trouver ici l'assurance de ma chaleureuse sympathie[1]. LYAUTEY.

Au printemps 1933 M. Albert Lebrun, Président de la République française, fit en Lorraine, son pays natal, une visite où il fut acclamé avec les marques du plus grand attachement et du plus pur patriotisme. Ces manifestations donnèrent au jeune artiste l'idée de peindre la demeure du Président, à Mercy-le-Haut, ainsi qu'une autre partie du village appelée « La Quertille » où se trouve la maison du frère de M. A. Lebrun.

Le jeune peintre désirait vivement présenter son œuvre au plus haut magistrat de la République. Son père fit part de ce désir à M. A. Lebrun et lui offrit les deux toiles.

---

[1]) Le Maréchal offrit sa plus belle photographie 25 X 18 avec cette dédicace : A Paul Froidevaux, amical souvenir.
Thorey, le 23 juillet 1933. Lyautey.

Voici la correspondance échangée à cette occasion :

Paris, le 6 juillet 1933.

Monsieur,

M. le Président de la République a pris connaissance de votre lettre en date du 28 juin dernier.

Il me prie de vous transmettre ses meilleurs remerciements pour l'aimable attention que vous avez eue de lui offrir la toile peinte par votre fils et représentant sa maison à Mercy-le-Haut ; il l'accepte avec grand plaisir.

En ce qui concerne la remise de cette toile, M. Albert Lebrun vous recevra volontiers ou votre fils, lors d'un prochain voyage à Paris : il conviendra cependant, que vous préveniez de votre visite, quelques jours à l'avance, afin que nous puissions vous fixer le jour et l'heure où M. le Président de la République pourra vous recevoir.

Veuillez agréer...

Le directeur du Cabinet :
L. FERRY.

Le père et le fils Froidevaux acceptent l'invitation avec empressement et remercient. L'audience est fixée au 13 juillet 1933.

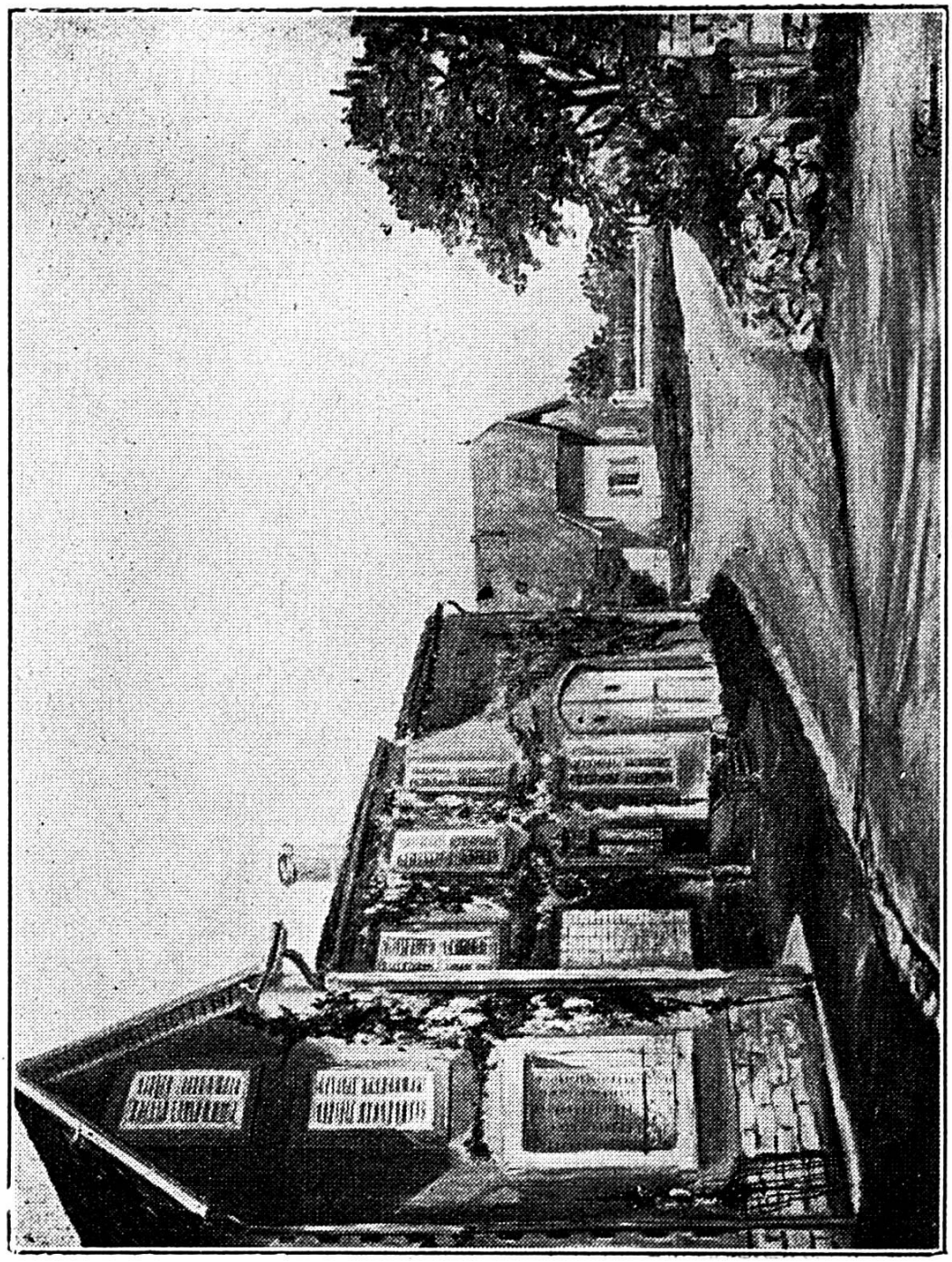
Il va sans dire que cette réception à l'Elysée restera pour le jeune prodige un souvenir ineffaçable. Père et fils furent reçus avec une charmante courtoisie. L'amabilité du Président eut bien vite calmé les appréhensions du jeune homme qui sentait son cœur battre la générale. Le Président, courbé sur les toiles, admirait sans se lasser, laissant de temps à autre échapper ce mot : « Incroyable ! », l'une après l'autre, il désigna toutes les maisons, citant le nom de leurs habitants ou de leurs propriétaires.

Qu'on me permette un mot sur les deux petits chefs-d'œuvre représentés ici. Il vaut la peine de s'y arrêter, car le jeune peintre y a mis toute son âme et tout son cœur.

Campée dans un parc splendide, au milieu des pins bleus et des saules-pleureurs argentés, la magnifique demeure du pacificateur du Maroc se mire dans une pièce d'eau. Le reflet du château et des vertes frondaisons dans le plan d'eau est particulièrement bien rendu.

Le moins qu'on puisse dire de la demeure du Président de la République, c'est qu'elle est d'une prodigieuse réalisation. Ravissante avec ses délicates glycines mauves, elle a été traduite par le peintre avec un art subtil, délicieux de charme expressif et d'élégance picturale.

Yvonne Coquet, dans le « Miroir de l'Est », grand Magazine mensuel illustré, paraissant à Nancy, et Clément Morro, critique d'art très écouté, dans « La Revue Moderne illustrée des Arts et



La maison estivale, à Mercy-le-Haut, du Président de la République
M. Alb. Lebrun. — Peinte à 15 ans.

de la vie », éditée à Paris, commentent l'œuvre du Benjamin de la Palette avec un chaleureux enthousiasme.

Si tant de travail consciencieux valut à l'adolescent les compliments les plus élogieux, il fut aussi frappé par les traits de l'envie et même de la calomnie (N'a-t-on pas répandu le bruit qu'il se faisait corriger ses œuvres ?).

Insouciant comme on l'est à quinze ans, alors qu'on ignore tout des tracas matériels, le talentueux artiste sourit et répond «avec ses pinceaux ».

Au pays de ses pères.

Attendu avec une impatiente curiosité depuis plus d'un an, Paul Froidevaux est enfin venu avec ses parents aux Franches-Montagnes en septembre 1933. Il s'arrêta d'abord à Saignelégier où il peignit trois toiles, bien qu'il fût contrarié par la pluie. Il avait emporté une dizaine de productions, fleurs et paysages, dont deux vues d'Avenches qu'il venait de peindre, tandis qu'il était en vacances chez sa grand'mère.

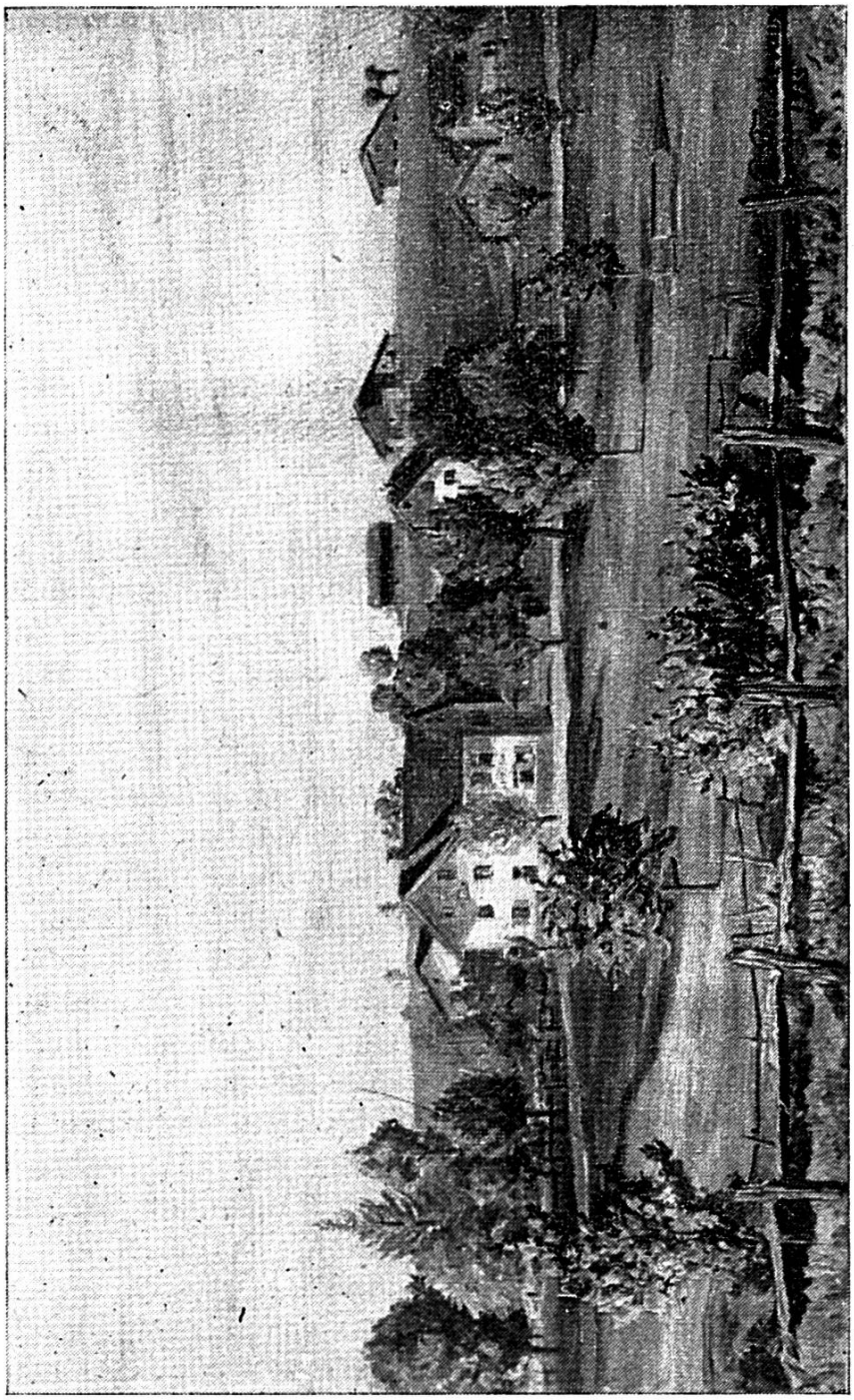
Une modeste exposition fut improvisée à l'Ecole professionnelle du chef-lieu franc-montagnard. Elle attira de nombreux curieux qui purent apprécier à sa juste valeur le talent de leur précoce et déjà célèbre concitoyen. Son passage aux Franches-Montagnes fut mentionné par la plupart des journaux jurassiens et neuchâtelois et ses œuvres furent commentées avec admiration.

Nos matins clairs, nos couchers de soleil prestigieux, nos pâturages secs et rocailleux, et surtout nos grands conifères puissants et frustes, il les trouve dignes de sa palette.

Sous l'empire de l'émotion, sous l'influence du génie du lieu, en extase devant nos sapins austères, il ressentit, pour la première fois peut-être, le frisson du « trac » pour employer sa propre expression. C'est que les sapins du pays de ses pères, il voulait les rendre dans la plénitude de leur force et de leur beauté, il voulait les magnifier dans la grâce impressionnante de leur fine dentelure. Le « trac » eut bientôt disparu et, pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître : sur un fond délicat où s'estompe le Jura franc-comtois noyé des brumes matinales du Doubs, il campa, altiers et forts, de vrais sapins de la montagne, bruissants d'air et de lumière, auxquels il ne manquait que le balancement rythmé de la brise automnale.

Plusieurs jours durant, toujours aux mêmes heures, le matin et le soir, sous les roses de l'aurore ou sous la brume des crépuscules maussades, il peignit avec amour et ferveur. Il fit deux couchers de soleil bien propres à notre contrée. L'un d'eux est lumineux au possible avec, comme premier plan, une rangée de sapins sombres tranchant sur un ciel irisé transformé en un immense arc-en-ciel. L'autre représente un coucher sinistre où les feux sanglants de l'astre au déclin éclatent derrière la ramure d'un magnifique sapin noir à deux fûts.

Désirant emporter un précieux souvenir de famille, le jeune peintre passa trois jours au Boéchet où, avec l'habileté et la poésie qui le caractérisent, il confia à sa toile la maison paternelle, la demeure natale de son père.



Le Boéchet. — Peint à 15 ans.

De retour à Avenches chez sa grand'mère, il fut prié d'exposer ses œuvres qui, dans l'espace de quelques heures, furent admirées par plus de 350 visiteurs. Le jeune artiste eût-il cédé aux offres alléchantes et aux sollicitations des amateurs de belle peinture qu'il fût rentré à Metz les mains vides. Mais le moment de vendre n'est pas venu, toutes ses dernières créations étant destinées à la prochaine exposition à Nancy que patronnera le Maréchal Lyautey.

Paul Froidevaux a été heureux de son premier contact avec la terre ancestrale. Il nous reviendra en d'autres saisons. Un pinceau capable de rendre à la perfection les frêles nuances de nos ciels lumineux est tout désigné pour traduire un de nos levers de soleil qui s'ingénient à rosir nos sapins encapuchonnés de frimas.

L'Exposition de Tramelan.

Du 4 au 12 novembre 1933, Tramelan organisa une exposition des beaux-arts qui fut un succès. Les tableaux exposés étaient évidemment d'inégale valeur ; on y admira des œuvres de quelques-uns de nos meilleurs peintres jurassiens, les Schwarz, les Hoffmann, les Gogler, les Geiger, les Prêtre, les Poupon, les Boillat, les Juillerat et d'autres encore. Une place de choix fut réservée à notre jeune compatriote Paul Froidevaux qui exposait 21 toiles dans une salle à lui spécialement réservée. En octobre, de retour de son voyage en Suisse, il avait peint deux nouvelles œuvres qui retinrent spécialement l'attention des connaisseurs. Voici ce qu'en dit M. le Dr Wilhelm dans le « Franc-Montagnard » du 7 novembre 1933 : « De facture toute récente, ces bouquets de dahlias, blancs et roses, et ces chrysanthèmes de la Toussaint retiennent l'œil ». Puis, parlant des paysages, en particulier du vieux port d'Antibes : « Comme dans toutes ses œuvres, Paul Froidevaux sait graduer les plans selon leur importance, art que possèdent fort peu certains de ses aînés exposant dans la grande salle voisine ». Et plus loin : « S'il nous est permis d'exprimer un regret, c'est que le jeune artiste tienne trop peu compte de l'exiguité des bourses jurassiennes ! »

C'est que Paul Froidevaux ne tenait pas à la vente de ses œuvres réservées à l'exposition de Nancy. Cependant M. Burkardt de Tramelan fit l'acquisition des « Sapins de la Retenue », qui, en avril 1934 ont attiré l'attention des connaisseurs à Nancy. Yvonne Coquet dans un article du Miroir de l'Est de mai 1934, signale cette toile où « la vigueur et la douceur s'allient si harmonieusement... »

Pour clore ce chapitre, qu'il me soit permis de donner l'opinion du rédacteur du « Journal du Jura » de Bienne, M. J. J. Rochat.

Voici ce qu'il écrit dans le numéro du 8 novembre 1933 :

« La salle des maîtres a été réservée aux œuvres de M. Paul Froidevaux. Je n'ai plus besoin de présenter cet artiste de 15 ans à nos lecteurs. Notre excellent correspondant des Franches-Montagnes a parlé plusieurs fois déjà de son talent qui fait l'admiration de tous ceux qui ont la joie de pouvoir contempler ses toiles. M. Paul Froidevaux est un admirable peintre de la lumière. Ses fleurs ont une clarté surprenante. Pour peindre ses paysages, qui possèdent

un relief remarquable, le jeune artiste trouve des couleurs d'une fraîcheur, d'une netteté extraordinaires. Et quand on pense que c'est un enfant de 15 ans, un enfant qui n'a pris aucune leçon de dessin ou de peinture, à qui personne n'a enseigné ce qu'est la perspective, on reste confondu d'admiration devant ces toiles d'un si harmonieux équilibre, profondes et aérées, lumineuses, si parfaites de dessin et de couleurs. »

Commentaires louangeux.

Le critique d'arts et professeur à Paris, M. R. Leyrat, suit avec un intérêt toujours grandissant les progrès et les travaux du jeune peintre. De passage à Metz, il ne manqua pas de se rendre au domicile Froidevaux. Voici ses impressions adressées par lettre du 8 janvier 1934.

Paris, le 8 janvier 1934.

Mon cher ami,

« J'ai eu grande joie à contempler, chez vous, la série quasi complète de vos peintures. La gradation de vos progrès s'y accuse avec une éloquente netteté. Et si vos premiers ouvrages séduisent par tout ce qu'ils renferment de particulièrement spontané, frais et sincère, et par ce qu'ils représentent de dons rarissimes, par contre j'ai pris plaisir à trouver — dans les derniers — l'affirmation d'une maîtrise certaine, mise au service de la même nature sensible.

Particulièrement, une vue du château de M. Lyautey m'a produit la plus vive impression, et certains passages de tons m'ont émerveillé au delà de l'expression banale dont je me sers pour vous le dire.

Les jeux de lumière sur la façade du château, les taches mouvantes et subtiles de l'ombre, tout cela est rendu avec un sentiment de l'atmosphère qui l'impose au ravissement du spectateur et traduit avec une insinuante douceur le plaisir délicat que vous ressentiez certainement en face de ce délicieux motif. »

En date du 15 janvier 1934, paraissait dans la *Revue moderne illustrée des Arts et de la Vie,* à Paris, un article dû à la plume de Clément Morro, dont nous extrayons le passage suivant :

« Et il nous faut considérer d'une manière particulière ces fleurs qui inspirent au jeune artiste son meilleur dessin, ses plus fraîches couleurs, ses plus savoureuses impressions.

Des œillets blancs dans une corbeille d'argent, des roses, une coupe de roses blanches, quelques œillets rouges, des tulipes rose-mauve, de fiers dahlias, des œillets roses et enfin des hortensias d'une beauté plantureuse, nous prouvent que Paul Froidevaux n'a

plus la timidité du débutant ; il ne se dérobe pas devant les difficultés du métier ; il s'y risque au contraire et il s'en tire avec une simplicité qui surprend.

Vraiment ce jeune peintre « a de l'étoffe » comme dit l'homme de la rue.

Contre cette évidence, les réflexions acerbes de certains critiques ne feront rien que faire ressortir les mesquines préoccupations qui les inspirent.

Très volontiers je rends hommage au peintre de 15 ans et souhaite que sans abuser d'une réelle facilité, il se prépare à devenir l'un des meilleurs artistes de sa génération. »

L'Exposition de Nancy du 4 au 12 avril 1934.

Elle attire plus de 12000 visiteurs.

Sans bruit, inlassablement, le jeune homme travaillait à son exposition de Nancy. Il peignit pendant l'hiver encore quelques œuvres auxquelles il apporta toute son âme et tout son cœur.

Enfin, au début d'avril, l'exposition fut ouverte sous le patronage du Maréchal Lyautey. Ce fut pour le jeune peintre un pas décisif. Du résultat de sa tentative pouvaient dépendre son avenir et sa chance. Ce fut un triomphe. Des milliers de visiteurs vinrent admirer les cent toiles exposées. Il n'est pas exagéré de parler de l'emballement des Nancéens. Toutes les personnalités marquantes de Nancy, artistes, prêtres, professeurs défilèrent devant la cimaise. Note unanime d'émerveillement, concert enthousiaste de louanges ! Le dimanche, 8 avril, on enregistra près de 2000 entrées et, le mardi 10, le Maréchal vint en personne encourager et féliciter son jeune protégé. De nombreux commentaires, tous élogieux, parurent dans la presse française et allemande de la région. Le général Dupont, Directeur du *Journal des Lorrains* à Paris, délégua son reporter M. Cahen, à l'exposition. Le jeune artiste, ainsi que ses parents, questionnés, pressés, sollicités de toute part, étaient rendus.

Un tel engouement devait faciliter la vente : 14 tableaux furent vendus à des prix élevés et d'autres marchés allaient encore se conclure. Voilà un succès inespéré à l'heure où de grands peintres, victimes de la crise, ne vendent plus.

A en juger par les nombreux articles, dont je donne quelques extraits ci-dessous, l'exposition de Nancy se traduit non seulement par un pas décisif, mais bien par un bond vers l'avenir.

De la Revue moderne des Artistes.

« Paul Froidevaux, ce tout jeune homme, a des dons naturels hors du commun, où le classicisme s'affirme de plus en plus. Et c'est dans ces dons qu'il faut chercher le secret des qualités que manifestent la composition, le dessin net et précis, le coloris pétri de lumière et de sensibilité d'œuvres comme « Rochers rouges de l'Estérel », « le Saint-Quentin et la Moselle », « le château du Maréchal Lyautey à Thorey », etc.

Clivias sous verres, des serres « au Cyclamen »
Peints à Metz à 15 ½ ans.

Malgré sa longueur, je n'hésite pas à reproduire intégralement l'article suivant publié dans l'« *Eclaireur de l'Est* » de Nancy. Ce document impartial, de haute valeur, est dû à la plume de René d'Avril, le fin poète, écrivain et critique d'art nancéen.

Un peintre de 15 ans : M. Paul Froidevaux, de Metz.

« Toujours, notre illustre compatriote lorrain, le Maréchal Lyautey, a montré sa prédilection pour ce qui est jeune, actif, pour le développement des énergies aussi bien dans le domaine pratique que dans le domaine intellectuel et artistique.

Je ne sais s'il possède la baguette divinatoire, mais il m'apparaît un peu comme un « sourcier » du talent... Jacques Majorelle, Ventrillon-le-jeune savent ce qu'ils lui doivent.

Aujourd'hui, le maréchal se penche sur l'œuvre d'un jeune homme de 15 ans (il en avait 12 quand il exposa pour la première fois) M. Paul Froidevaux, qui, sans lâcher une palette qui lui est chère, poursuit brillamment ses études au Lycée de Metz. Aussi le patronage Lyautey nous semble-t-il d'un excellent augure pour le début de la carrière picturale du jeune prodige. J'ai dit : jeune prodige. Oui, c'en est bien un. L'histoire de l'art n'en compte pas beaucoup chez les peintres. La musique est plus favorisée. Comme Mozart, M. Paul Froidevaux paraît avoir la chance d'être encouragé — et avec force — dans ses débuts par un père excellent. Ce n'est pas peu de chose, car aux époques romantique et post-romantique, les familles bourgeoises, au contraire, faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour contrecarrer, chez leur progéniture, les dons naturels. Et les mères se croyaient maudites quand elles venaient à penser qu'elles avaient peut-être donné le jour à ce monstre de la création : un artiste !

Donc, M. Froidevaux ne connaîtra pas ces difficultés, ces luttes contre une vocation irrésistible qu'eurent à subir pas mal de ceux de la génération précédente.

Il use de la permission qui lui est donnée largement de peindre fleurs et paysages. Dirons-nous qu'il en abuse ? Mon Dieu non, car on sent qu'il se cherche, qu'il varie ses sujets, modifie sa facture, voudrait intensément progresser, et tout cela représente quantité de toiles. Elles n'ont pas toujours la même valeur ; pourtant chacune a son intérêt et quand, plus tard, le jeune peintre — il le peut — sera devenu un grand artiste, combien telle ou telle étude, tel paysage, exécuté à tel moment, donneront sur le chemin parcouru, de précieuses indications ! Il ne faut pas, il serait tout à fait regrettable, de considérer beaucoup de ses tableaux comme des modèles d'un genre, mais si nous y voyons des points de départ, où déjà

des étapes remarquables d'une évolution curieuse, ils sont à retenir. Le conservateur du Musée de Metz, le sympathique M. Clément ne s'y est pas trompé. Il a acquis pour la ville deux œuvres de M. Paul Froidevaux. Et l'on dira plus tard : c'était sa première manière.

De la première exposition que fit le peintre-lycéen nous voyons, à la galerie Thiébault, quelques vestiges. Beaucoup de fraîcheur et de vivacité dans le coloris les distinguent, un brin de naïveté qui n'est pas sans charme, car il décèle l'autodidacte et la sincérité de la vision. Mais déjà des fleurs jetées sur un guéridon de Boule devant un fond presque complètement noir montrent une recherche (consciente ou non) de style. Peut-être M. Froidevaux a-t-il subi ici l'influence de quelques natures mortes de 1830, comme il s'en trouve je crois, au Musée de sa ville natale. Si c'est non, la rencontre, en ce cas n'en est que plus singulière.

D'instinct, l'enfant est allé sinon tout de suite vers la peinture, mais vers ce que j'appellerai la poésie de la peinture. Ce n'est pas donné à tout le monde. Ne connaissant pas la perspective officielle, il s'en est fait une charmante, à lui, et c'est un peu celle des maîtres japonais. Pour corser encore, avec eux, la ressemblance, il a aimé le détail précis dans les mêmes branches et dans l'adorable éclat des arbres fruitiers en fleurs.

Ensuite (toujours comme Mozart) l'enfant voyagea. Le ciel lui fit la grâce de rester modeste et charmant, en dépit du concert extraordinaire d'éloges que la critique de l'Ouest et du Midi, (même celle de quelques feuilles parisiennes) fit résonner à ses oreilles.

Ouvrir ses yeux, c'est ce que fit Paul Froidevaux. A Erquy et sur la Côte d'Azur, il campa son chevalet, nota des parallélismes rigoureux de vagues déferlant, des stratifications de roches rouges sur les flots d'azur foncé, et puis des choses plus nettes, plus foncièrement provençales, comme l'église Saint-François à Bormes-les-Mimosas. Ici, et sans y penser, je crois, le jeune peintre rejoignit les modernes, Picasso, Maurice Utrillo...

En Lorraine, il revint peindre le château de Thorey avec cette ambiance de la pièce d'eau, des branches penchées et des saules pleureurs qu'affectionne le Maréchal Lyautey. La composition manque plus d'harmonie que le choix des teintes, mais c'est un tableau original et que le jeune peintre fit avec son cœur.

On dirait maintenant qu'ayant vu des ciels et des sols plus ardemment colorés que les nôtres, M. Paul Froidevaux a compris soudain, et de façon intime, le charme de grisaille et de délicatesse du pays messin... les grands arbres d'un boulevard raviné de pluie, l'hiver, le Saint-Quentin et l'Esplanade vus en finesse dans une brume de décembre...

Et ses tableaux de fleurs, aussi, sont conçus dans cette gamme nouvelle, et distinguée de tons : boules de neige sur fond gris, dans une corbeille d'argent, œillets pâles, chrysanthèmes blancs. Il y a

là des impressions d'un charme personnel, presque féminin, des sensations d'adolescent que plus tard, sans doute, le peintre aura du mal à retrouver — tout au moins dans leur fraîcheur primitive.

Signalons encore une exposition de fleurs dans une serre où, cette fois le peintre montre plus que de la sincérité et de l'émotivité, mais une roublardise réelle dans la fuite des arrière-plans et le rendu de l'atmosphère spéciale de l'enclos en vitrage.

Curieuse aussi l'évocation, dans une chambre, d'un arbre de Noël aux bougies allumées. Ce qui est de plus étonnant, c'est l'audace qu'a eue le jeune artiste de s'attaquer à un pareil sujet qui comporte des difficultés... difficultés dont il triompha, tout simplement, peut-être, parce qu'il ne les a pas aperçues...

Résumons-nous. La Galerie Thiébault nous convie à contempler (le mot contempler comporte obligatoirement une part d'admiration) l'œuvre déjà importante d'un jeune prodige. Nous avons dit que le terme était justifié. Prodige toutefois ne signifie pas virtuose. Que le Mozart de la palette fasse ce que fit le petit prodige du clavecin du dix-huitième siècle ! Qu'il voyage encore, comme il a commencé de le faire. Mais que, dans ses voyages, il ne se contente pas de brosser des toiles : qu'il visite force musées, beaucoup d'expositions, qu'il voie des maîtres, ses aînés, qu'il tâche (ce n'est pas toujours commode) de leur arracher des secrets de facture. Mozart acquit à Bologne, du Père Martini, des principes de contrepoint et d'écriture polyphonique dont il lui fut reconnaissant toute sa vie. Quelques mots, quelques conseils peuvent avoir, venant d'une âme bienveillante et haute, une importance capitale dans la formation des talents jeunes.

Après son brillant départ nous souhaitons au peintre de quinze ans la rencontre d'un septuagénaire émerveillé. » R. d'A.

Une si ardente profession de foi se passe de commentaires. Surenchérir ne servirait qu'à diminuer la valeur de ce témoignage.

Ajoutons cependant cette petite note qui nous prouve que la renommée de Paul Froidevaux ne laisse pas la Ville Lumière indifférente puisqu'elle émane de l'*Intransigeant* du 11 avril 1934 :

«Le jeune peintre Paul Froidevaux de Metz, âgé de quinze ans et demi, fait à Nancy (Galerie Thiébault) une exposition de peintures, sous le haut patronage du Maréchal Lyautey. Les paysages de Paul Froidevaux, dont l'un représente le château du maréchal à Thorey, sont d'une exactitude parfaite et d'un métier à la fois très habile et très appliqué. »

Sitôt après la clôture de l'exposition, le jeune prodige envoya les deux toiles promises à son bienfaiteur. La réponse du Maréchal Lyautey donnera une idée de la simplicité et de la bonhomie du grand homme :

Le Maréchal Lyautey.

Paris, le 25 avril 1934.
5, rue Bonaparte VI.

Mon cher Paul Froidevaux,

Excusez-moi d'avoir tardé 2 jours à répondre à votre charmante lettre du 21 avril.

J'ai répondu de suite à celle qui l'accompagnait, m'apportant votre généreuse contribution au monument de notre vaillant Roi Albert Ier.

Aujourd'hui je vous réponds au sujet de vos deux charmantes toiles de Thorey, que vous êtes assez gentil pour me les offrir. Elles seront les très bienvenues.

Selon toutes probabilités, elles seront destinées à Thorey, mais déposez-les néanmoins, rue Bonaparte, quand vous viendrez à Paris, et surtout arrangez-vous pour m'y rencontrer. Je suis ici pour plusieurs mois, et il me plaît de les garder ici pendant ce temps, aussi bien pour me donner la joie de les regarder que pour le plaisir de les montrer à mes amis...

Les coupures de presse que vous m'avez envoyées m'ont fort intéressé. Je suis si heureux de voir ces témoignages rendus à votre précoce talent, dont j'attends beaucoup pour l'avenir.

Soyez mon interprète auprès de M. votre père, et trouvez ici, mon cher jeune ami, l'expression de mes sentiments affectueusement dévoués. signé : LYAUTEY.

En mai 1934, Yvonne Coquet, dans *Le Miroir de l'Est,* exprime son admiration en ces termes :

.... « Toute notre préférence est allée à un ensemble tout à fait nouveau où l'artiste montre une sensibilité frémissante et un don merveilleux d'observation : ce sont les grisailles. Ces fleurs blanches : chrysanthèmes, œillets..., sur fond gris, sont remarquables de finesse et leur charme si particulier, si exquis, singulièrement enveloppant. Quant aux paysages, ils témoignent d'une rare compréhension du pays lorrain si grave parfois. Le Boulevard Poincaré sous la pluie, c'est toute l'infinie tristesse du paysage messin en hiver, désert, décharné tout ruisselant d'eau... »

Beaucoup d'amateurs auraient désiré posséder ce joyau que le jeune peintre aime particulièrement et tient à conserver pour des raisons personnelles. Mais pour avoir résisté aux sollicitations les plus pressantes, il devra aller de nouveau fixer son chevalet sous la pluie et prendre cinq fois le boulevard Poincaré.

Voici, en date du 30 mai 1934, ce que dit C. Hesset dans *La Revue Moderne illustrée des Arts et de la Vie* éditée à Paris :

« Nous avons vu à Nancy les tableaux récents du jeune P. Froidevaux, permettant d'estimer que, s'il a conservé toute la fraîcheur de ses inspirations premières, le temps apporta, à son style la sûreté, la confiance en soi qui lui manquaient encore quelque peu jadis.

Il semble aussi qu'il s'affranchisse avec le cours des ans de cette rigueur presque mathématique qui était celle de ses premières peintures et que sa personnalité tende à s'exprimer avec plus de fantaisie, avec une extériorisation plus sensible du moi. C'est évidemment dans les paysages que cette tendance ressort avec plus d'éclat ; il y parvient, mieux que par le passé, à peindre les choses comme il les voit, plus que comme elles sont, à séparer ce que la beauté d'un site doit à l'éclairage de ce qu'elle doit au sujet lui-même, à faire enfin, sans cesser d'être fidèle au thème, une juste place à l'expression de l'idée et du sentiment personnels. »

Aux Baléares.

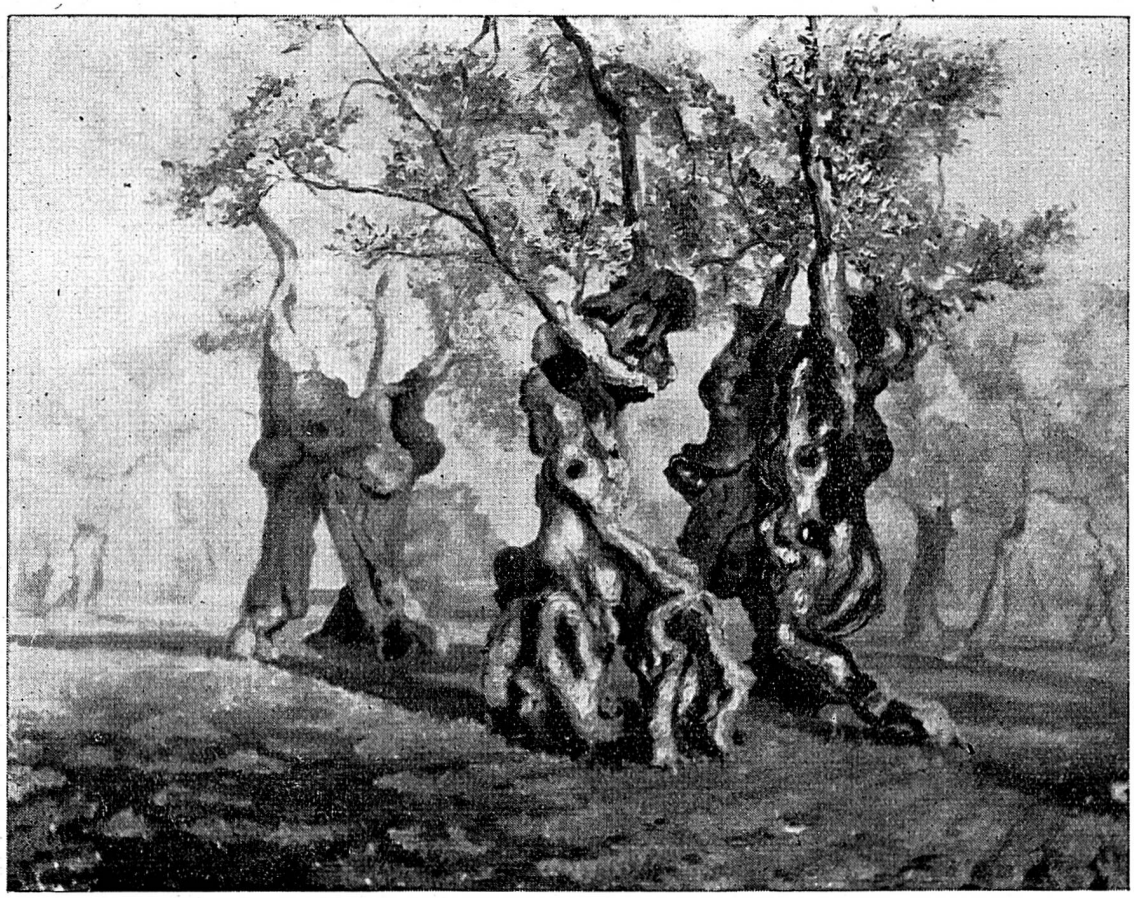
Peintre de la lumière, amant du vert et du bleu, Paul Froidevaux désirait ardemment connaître les ciels méditerranéens. En juin 1934, il se rendit à Majorque où il séjourna près de 3 mois. Le jeune peintre est un travailleur acharné ; accompagné de son père, le matin et le soir il peignit sans désemparer. Le joie de leur séjour fut estompée par la triste nouvelle du décès du Maréchal Lyautey. Paul Froidevaux pratiquait à l'égard de son protecteur le culte de la reconnaissance et de l'admiration et ressentit un immense chagrin.

Sur le chemin du retour, sa renommée l'avait précédé à Barcelone. Les journaux de Majorque avaient exalté son talent ; l'exposition de ses dernières œuvres avait provoqué chez les méridionaux exubérants un véritable emballement ; des artistes, des écrivains avaient voulu le voir et le connaître et, par l'entremise d'une femme de lettres, il fut présenté à Monsieur Compagnys, Président de la Généralité de Catalogne, qui lui réserva la plus cordiale réception.

Froidevaux profita de son passage à Barcelone pour peindre l'abside de la cathédrale, tableau que les Jurassiens eurent le privilège d'admirer au Salon de Tramelan.

A l'Assemblée générale de l'Emulation à Saignelégier et au Salon de Tramelan.

Le 1er septembre 1934, les Emulateurs jurassiens eurent l'avantage de faire plus ample connaissance des œuvres de Paul Froidevaux. Sur les instances de l'auteur de ce travail, M. P. Froidevaux, père, apporta de Metz une demi-douzaine de toiles qui illustrèrent brillamment cette causerie.



Oliviers millénaires à Majorque.
En avril 1935, cette toile d'un caractère si personnel a été reçue au Salon des Artistes Français

Le « Boulevard Poincarré sous la pluie » fut pour les connaisseurs une heureuse révélation et plus d'un admirateur n'hésita pas à taxer ce tableau de chef-d'œuvre.

En septembre 1934, s'ouvrit le premier Salon des beaux-arts à Tramelan. Ce fut une importante manifestation de la vie artistique du Jura. Nos meilleurs peintres y exposèrent des œuvres de valeur qui firent l'admiration d'une foule de visiteurs. Une salle fut réservée aux Suisses à l'étranger. Des œuvres intéressantes affluèrent de Cluses, de Paris, de New-York et, de Metz, les douze dernières productions du jeune Froidevaux peintes à Majorque et à Barcelone. Elles constituent un ensemble merveilleux qui prouve que le jeune peintre a trouvé sa voie.

Son talent est susceptible de progrès, cela va sans dire, et les progrès de Paul Froidevaux sont constants. On a constaté souvent des arrêts subits chez certains enfants très doués, mais trop avancés. Ce danger paraît écarté pour le jeune Messin et bien pessimiste serait qui douterait de ses succès futurs.

Voici, pour clore cette étude, l'appréciation de M. le préfet Wilhelm émise dans le *Franc-Montagnard* du 20 septembre 1934.

« Mais cette année encore, un des attraits du Salon consistera dans l'exposition des toiles du jeune peintre Paul Froidevaux. Son « Boulevard Poincaré sous la pluie à Metz » est une merveille du genre, triomphe de la perspective et de la gradation des grisailles. Ce tableau fait un contraste énorme avec les lumineuses peintures rapportées d'Espagne et des îles Baléares. Parmi ces peintures du Pays du soleil, nous classerions au premier rang, tout d'abord « l'abside de la cathédrale de Barcelone ». Les proportions de l'édifice, la patine des vieilles pierres, le mystère des ombres sous un ciel méditerranéen, tout est rendu à la perfection.

Le « Col de Soller », paysage chaotique et grandiose, nous a bien plu, ainsi que le port et la toile représentant la cathédrale de Palma à Majorque, dentelles de pierres et de clochetons sous le ciel bleu, dans un décor de palmiers vigoureusement brossés. Ce bel ensemble démontre au plus sceptique que le goût et le métier du jeune artiste s'affinent d'année en année et que le talent du jeune homme tient les promesses faites par celui de l'enfant prodige. »

Mentionnons encore la causerie radiodiffusée, le mardi soir 25 septembre 1934, de M. Chs. Voumard, président d'organisation du Salon des beaux-arts à Tramelan. Rapporteur de l'opinion publique unanime, il mit en vedette l'œuvre du jeune Froidevaux et souligna l'emballement soulevé par ce qu'il appela un chef-d'œuvre : « Le Boulevard Poincaré sous la pluie ».

Boulevard Poincaré à Metz sous la pluie.

Et tandis que la Renommée aux cent bouches clame ses mérites, Paul Froidevaux ne s'endort pas sur ses premiers lauriers. Travailleur acharné, il poursuit sa tâche avec le courage et l'obstination de celui qui sait que les dons, la facilité sans le travail ne sauraient produire de bons fruits. Du 6me étage d'une maison voisine, il a pris une vue inédite de la cathédrale de Metz. Sous la conduite de M. Clément, il a composé un panorama de la vallée de Metz à mi-côte sur Gravelotte. M. Hocquard, président du Comité d'initiative de la grande foire-exposition de Metz l'a chargé de peindre l'avant-plan du stand d'horticulture ainsi qu'un grand massif à l'entrée de l'Exposition. M. Hocquard, le grand chef de l'organisation, a tenu à être photographié avec le jeune peintre par le reporter M. Gangloff. Les horticulteurs ont défilé devant les tableaux exécutés sous un hall couvert en toile blanche et, dans cette atmosphère spéciale, il a su rendre à la perfection nuances et perspectives.

Sûr de lui-même, il va d'emblée planter son chevalet au cœur d'une exposition et, sous les yeux de la foule émerveillée, peint avec une aisance remarquable, avec le calme d'un maître. Avec de telles qualités on peut aller loin et, d'ores et déjà, je ne crois pas trop présumer des qualités de l'artiste en disant que dans quelques années on ne le désignera plus sous le nom du « jeune prodige », mais bel et bien sous celui du « grand Paul Froidevaux ».

Conclusion.

Le cas Paul Froidevaux est assez remarquable pour passionner un pédagogue ; il est toujours intéressant d'assister à l'éclosion d'un talent. A côté de l'art pur, don naturel, rare faveur des dieux, il faut compter avec la technique qui ne s'acquiert qu'avec la patience et le temps. Tout progrès, dans le domaine artistique, suppose des efforts répétés, de longues recherches, parfois même des tâtonnements dont ne dispensent pas les plus heureuses dispositions.

Nombreux sont ceux qui estiment que l'intervention d'un professeur est indispensable à la formation d'un jeune peintre. Le métier s'acquiert par la connaissance de procédés éprouvés depuis longtemps, moyens qui se transmettent, mais qui ne se devinent pas souvent. Cet axiome justifie le professorat ; les conseils et les leçons d'un maître évitent au débutant des pertes de temps et le découragement.

Mais il est quelques exceptionnels privilégiés, quelques artistes d'élite qui se jouent des difficultés, qui pénètrent les secrets du métier par un don, une intuition qui tient du prodige.

Paul Froidevaux serait-il de ceux-là ?

Il voit les choses et les exprime en poète ; sa spontanéité, son originalité permettent de supposer un talent inné.

En n'importe quelle contrée il se sent à l'aise en face de son sujet. Il traduit avec la même facilité la grisaille du Nord ou l'ardente lumière du Midi. Evoquer l'âme d'un pays pour en recréer les sites enchanteurs avec une étonnante fraîcheur, saisir la poésie, l'allégresse ou la mélancolie qui se dégage d'un bouquet de fleurs, ce sont des subtilités qui n'émanent que du génie.

Un peintre de talent n'est ni un rêveur, ni un maniaque. C'est un esprit bien équilibré qui raisonne et réfléchit. Le choix du tableau et sa mise en page exigent un goût parfait, un grand bon sens. Tracer une esquisse avec sûreté, conserver à l'ensemble la franchise des plans et l'équilibre, voilà des qualités qui demandent spontanéité et précision.

Paul Froidevaux ignore la théorie du métier, il travaille intuitivement sans obéir aux recettes de la cuisine picturale. Et cependant, les lointains indécis, les vapeurs diffuses, il les brosse légèrement ; les premiers plans, dans la lumière, il les empâte avec fermeté. Les ombres douteuses, les dessous chaleureux, les transparences délicates, il les rend avec le secours de procédés éprouvés, comme un bon praticien, faisant appel à ses dons extraordinaires, à ce que Boileau nommait « du ciel l'influence secrète ».

Benjamin de la palette, Paul Froidevaux est entouré de l'estime de critiques impartiaux. Merveilleusement doué, il poétise ses sujets auxquels il imprime le caractère de sa personnalité, de son originalité. Est-ce à dire qu'il n'ait rien à étudier et qu'il puisse compter sur les faveurs célestes pour produire des chefs-d'œuvre ? Il serait enfantin de le croire, comme il eût été ridicule de nier les petites imperfections, les maladresses du débutant qui décèlent l'insuffisance de la technique.

Mais ce qui importe dans l'œuvre du jeune artiste, ce sont les promesses. Or, d'année en année, on pourrait même dire de saison en saison, les toiles de Paul Froidevaux marquent un progrès frappant. Il n'est pas de ceux qui, pleins de suffisance, prétendent tout savoir. En homme intelligent, il se méfie de lui-même, reconnaît ses petites défaillances et se corrige. Si sa manière se précise, si son art s'affirme, il le doit autant à son travail acharné qu'à ses dons extraordinaires. Il voyage beaucoup, observe, se renseigne et ne manque aucune occasion de tirer parti des conseils et des suggestions des critiques et des maîtres qui suivent son intéressant labeur.

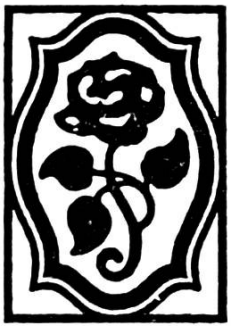
Le doute des sceptiques se lève, les craintes des timides s'évanouissent. Patiemment, inlassablement, le jeune prodige confirme les espoirs placés précocement en lui et un avenir prochain justifiera la sympathie qu'il a suscitée[1]).

6 octobre 1934.

* * *

Paul Froidevaux a été reçu, en avril 1935, aux « Indépendants » et aux « Artistes Français ». En juin, il fut l'objet d'une causerie à Radio-Paris. Les Revues artistiques de Tchéco-Slovaquie exaltent son talent, et celles d'Italie parlent du « Bambino du Salon ».

P. B.

---

[1]) Ces prévisions n'ont pas tardé à se réaliser. — Voir avant-dernier cliché : „Oliviers millénaires à Majorque". (Page 153)